

Nous inaugurons cette semaine une nouvelle série qui nous fera découvrir sous la plume légère de Florence Ferry des métiers rares et parfois même insoupçonnés.

Leïla Haddad, danseuse orientale

La danse orientale est le lieu rêvé du cliché.

Entre exotisme néocolonial et fantasme à bon marché, elle suscite dans l'imaginaire occidental un mélange d'incompréhension et d'admiration. Cachées. Pourquoi, comment ? Rencontre avec Leïla Haddad, danseuse orientale.

Osons le cliché : Leïla Haddad est belle, très belle même. En fait, elle rayonne. Ses longues tresses brunes encadrent un visage aux traits réguliers, où l'intelligence du regard souligne ce que la voix a d'harmonieux. On pense au mot de Camus : « *La séduction, c'est quand les autres disent oui avant que vous ayez posé la question* ». Elle est belle, oui, dans le café où nous avons rendez-vous la première fois. Mais le véritable choc — car c'en est un — je l'éprouverai en la voyant danser. Pieds nus, très droite, le buste pris dans un petit boléro rouge, les hanches drapées d'un foulard-bijou noué sur une longue jupe, elle est une apparition saisissante de grâce et de beauté. Aucune trace d'effort dans le corps aux renflés de vase qui inscrivent dans l'espace un rituel de courbes parfaitement maîtrisées. L'immobilité des épaules met en valeur l'extraordinaire souplesse du bassin. Très loin, l'offrande ailée des bras, comme un écrin à la noblesse innée du port. Fascination pure. Il y a, au-delà de la séduction, quelque chose de conquérant, de guerrier même, dans cette façon d'occuper l'espace. Il y a l'affirmation — splendide — d'un pouvoir. Loin de la transe érotique, de l'ivresse, de l'excitation facile, cette danse est une danse de victoire. On se trouve à mille lieues de l'image un peu vulgaire associée généralement à la « danse du ventre ». « *C'est une très vieille danse, explique Leïla Haddad. On en trouve la trace dans les représentations les plus anciennes, de la Grèce à la Mésopotamie, en passant par l'Afrique sub-saharienne et jusqu'en Guinée et en Océanie. Au début, elle revêtait une signification religieuse. Elle se dansait dans les temples dédiés aux divinités féminines. Le dernier, à Denderah en Egypte, à 120 km au sud de Louqsor, a été fermé au quatrième siècle après J.-C. De sacrée, elle devient alors profane mais conserve un côté ésotérique marqué. Tous les mouvements sont des rotations, des "huit" qui figurent le cosmos. Le ventre est nu : il est considéré comme le centre de l'énergie vitale. C'est le berceau de l'humanité. Il a le pouvoir de relier le ciel et la terre. Il est aussi le soleil avec tous ses rayons. La danse orientale, en fait, représente le pouvoir féminin. C'est pourquoi elle a résisté. Elle est de toutes les classes sociales et de tous les âges. Une petite fille danse pour sa grand-mère, une tante l'apprend à sa nièce. En Occident, l'image qu'on en a est faussée.*

On l'a assimilée aux seuls lieux dans lesquels, pendant la colonisation, les hommes soumis aux interdits chrétiens ou juifs qui frappaient cette danse pouvaient la voir, c'est-à-dire très souvent les bordels. C'est oublier qu'en Orient elle se pratique surtout dans des circonstances privées, à l'occasion d'une fête familiale par exemple, même si celle-ci se déroule dans un lieu public comme un café ou un cabaret. Ce n'est pas un hasard si le cinéma égyptien lui fait une large place, comme au chant. Ce sont deux arts très populaires. Je suis contente quand j'ai dansé dans le Cotentin et qu'une semaine après on trouve dans les bacs des disquaires les disques d'Oum Kalsoum à côté de ceux de Miles Davis...

*J'ai toujours aimé passionnément danser. Je n'ai jamais "appris", c'est ma famille, à Djerba (Tunisie), où je suis née, qui m'a encouragée. Je suis partie à Londres passer une maîtrise d'anglais, mais mon vrai désir était de danser. Diplôme en poche, je suis venue à Paris. Quand, proposant un spectacle ou un cours, je me risquais à prononcer les mots de "danse orientale", j'avais droit soit à un regard égrillard soit à un refus hautain, du style "C'est une maison respectable, ici". Une Américaine m'a donné ma chance en 1980. J'aime les Américains pour ça, pour leur curiosité, leur absence de préjugés. Ça a été très dur pendant six ans. Mon cours attirait peu d'élèves. En 1986, j'ai pu danser mon premier spectacle à la Cinémathèque de Chaillot. En 1988 le Festival de danse de Lille a été ma deuxième chance. J'ai commencé à vivre de mes chorégraphies. Je continue à donner des cours (1) parce que c'est un acte de partage, et de partage entre femmes, et qu'ainsi je peux montrer un aspect très important de la culture arabo-berbère qui est la mienne. Je danse dans toute l'Europe et aux Etats-Unis. Mon prochain spectacle aura lieu le 28 juin au théâtre Renaud-Barrault, à Paris (2) ». Existe-t-il des endroits en France ou à Paris où l'on peut voir régulièrement de la danse orientale, en dehors de ses propres spectacles ? Leïla Haddad cite quelques noms de restaurants libanais à Paris, puis sourit malicieusement : « *Mais la vraie danse orientale ne se trouve qu'en Egypte et en Syrie...* »*

Florence Ferry

(1) Au Centre de danse du Marais, 41, rue du Temple, 75004, Paris, tél. : 42 72 15 42.

(2) *Aquarelles*, par Leïla Haddad, théâtre du Rond-Point Renaud-Barrault, tél. : 44 95 98 00.